

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

No 31, 2me année

J. M. J.

31 Juillet 1892

# LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —  
adressée à la famille

---

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications  
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

---

—:—

## SOMMAIRE

En chemin	F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre
Miscellanées	J. ALCIDE CHAUSSÉ
A Rome : Par çà, Par là	J.-B. PROULX, Ptre
Retour prochain des Nestoriens à l'Egli- se de Rome	<i>Trad.</i>
La Seconde Mère	H. G.

---

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

---

ONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

---

#### DÉCISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER TOUS LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence, et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

---

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

N. B. — L'abonnement à l'ETUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

---

## A l'Œuvre et à l'Épreuve

PAR LAURE CONAN

--:o(;-

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de l'ETUDIANT : 52 centins, franc de port.

---

#### NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

---

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1<sup>er</sup> janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

---

## EN CHEMIN

Je suis sur l'*intercolonial*.

Madame X, en voyage, fuit ma compagnie. Savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'elle a des enfants *mal élevés*. Ce qui veut dire que cette mère est pour beaucoup dans la mauvaise éducation de ses fils. En voici un qui a soif. Suivez-le. Il se rend à la fontaine. Sa mère l'accompagne, prend le verre, le remplit d'eau, et le présente à l'enfant.

— Je ne veux pas de cette eau là. Je veux la *tirer* moi-même.

La charmante mère laisse renverser cette eau et attend que l'enfant se serve lui-même.

Madame, vous méritez bien d'avoir honte de vos fils.

Il fait chaud, et les passagers ont besoin de se désaltérer, le fils de madame cependant s'amuse à faire couler l'eau, jusqu'à ce que je le renvoie moi-même à l'auteur de ses jours.

\* \* \*

On entend parler, partout, d'émigration. Le curé de St-André de Kamouraska, me dit : " Il y a quelques années, il y avait 1100 communions dans ma paroisse, il y en a aujourd'hui 825 " !

Un curé des environs de Joliette me disait peu auparavant : " Il y a sept ans, j'avais au-delà de 900 communions, maintenant je n'en ai pas 600."

Une des grandes causes de ce fléau, c'est le *luxu*. Mères de famille, vous êtes pour beaucoup dans ce mal qui nous dévore, car ce sont les mères qui nourrissent par la toilette la vanité de leurs filles.

On habille les enfants comme des poupées.

Plus que cela, on fait des dépenses de huit à dix piastres pour des *robes de baptême*. C'est un contre sens. Sachons donc ménager pour les mauvais jours.

\* \* \*

Voici que l'on parle du choléra.

Soyez *propres*, parfaitement propres et vous serez à l'abri du fléau. Eloignez des alentours de l'habitation toutes les substances en décomposition. Pas de matières fécales dans la maison. Des bains sans épargne.

\* \* \*

La cause du mal physique est très souvent le mal *moral*. Aimons Dieu, et nous aurons généralement toute autre bonne chose *par dessus le marché*.

\* \* \*

Je vois partout, dans les maisons, d'horribles *chromos*. On gâte irrémédiablement le goût des enfants avec ces figures pleines de grimaces. Brûlons-en autant que faire se peut, et envoyons paître les petits marchands qui nous apportent ce choléra artistique.

F. A. BAILLAIRGE, ptre.



“ Les abonnés de la FAMILLE savent sans doute que nous nous réservons quelques jours de vacances. La FAMILLE ne paraîtra pas du 7 au 21 août. Les abonnés n'en ont pas moins de 800 pages. ”

MISCELLANÉES

( Pour la FAMILLE )

Je rends au public ce qu'il m'a prêté  
LA BUCYÈRE.

Le Reportage Parisien

Voilà un curieux tableau du reportage parisien :

Il y a quatre-vingt commissaires de police à Paris et une vingtaine d'officiers de paix. Les reporters, qui vivent tous en bonne intelligence, se partagent les quartiers.

Chacun d'eux visite quatre ou cinq commissariats et apporte aux camarades le produit de sa récolte. L'échange des nouvelles, des vols, des meurtres, des accidents, des crimes a lieu chez un marchand de vin du boulevard du Palais, près de la préfecture.

C'est là qu'est la *balle aux faits divers*. De onze heures à midi et de quatre heures à cinq heures et demie, chaque jour, les reporters s'assemblent dans une salle de cet établissement.

Là ils se passent les uns aux autres leurs notes. Il se fait un troc de meurtres contre des rixes, d'incendies contre des explosions. Ils sont pressés, griffonnent hâtivement des notes sur des feuilles de papier à copie, et ils repartent presque en courant, chacun ayant l'espérance d'avoir gagné sa subsistance du jour. Ils n'en ont encore que l'espérance, car le chef des faits divers peut refuser leurs lignes ( dans beaucoup de journaux, on paie à la ligne ), un confrère indolent peut les précéder au journal et faire accepter les nouvelles qu'il apporte.

Par tous les temps, le reporter va à pied. Il n'a pas de crédit de voiture. Il est possible que si on lui en ouvrait un il en ferait l'économie. Ceci n'est pas à l'honneur des propriétaires des journaux français. Ajoutons que peu de reporters français vivent longtemps.

\*  
\* \*

### La Maison de Voltaire à Ferney

L'antichambre et la chambre à coucher sont dans leur état de 1778. Le lit de Voltaire n'a rien de tentant ; il est plat et n'invite guère au repos. Quelques fauteuils de soie bleuâtre.

Aux murs, le portrait de l'impératrice Catherine de Russie : une femme énorme, fort peu jolie d'ailleurs.

Une seule chose est vraiment frappante : c'est un pastel représentant Voltaire à quarante ans. L'œuvre est médiocre, mais sentie. L'artiste a saisi l'œil de Voltaire, spirituel et perçant ; ce regard est l'homme tout entier, toujours en éveil, fureteur et railleur.

Dans le village, indifférence complète pour son souvenir. L'auberge principale s'appelle " Hotel de la Truite " Tandis que Stratfort, en Angleterre, où est né Shakespeare, est plein de souvenirs de ce génie ; à Ferney on ne trouve même pas une photographie du château.

\*  
\* \*

### Une pensée de Edouard Dumont

Si Paris a ses dessous que le regard ose à peine sonder, il a aussi ses dessus que bien peu connaissent, ces dessus où vivent de nobles âmes que le ciel voit plus que nous les voyons, car elles sont plus près de lui que la terre où nous rampons.

J. ALCIDE CHAUSSE.

Montréal, 8 juin 1892.

---

J'aime mieux être enclume que marteau, volé que voleur, meurtri que meurtrier, et martyr que tyran.

S. Fr. de S.

Mère, évitez deux défauts dans l'éducation de votre fille : celui d'en faire votre idole, et celui de lui apprendre à se poser en idole.

Mgr le COURTIER.

## A ROME : PAR ÇI, PAR LA

### CHAPITRE III.

#### DE CASTRES A LOURDES.

*Lundi, 17 juillet.* — Ce matin, avant de partir, je visitai Castres : ruelles étroites, tortueuses, avec hautes maisons en pierres, lourdes, sombres, sans goût, dans les parties qui viennent du moyen âge ; bien percée, bien ombragée, avec avenues bordées de hauts arbres, jardins frais et bien entretenus dans les parties modernes. Nos ancêtres vivaient à l'intérieur de leur maison ; là se concentraient les agréments de leur vie autour du foyer ; nous vivons sur la place publique, il y faut des embellissements. Tout de même c'est plus joli. L'ancienne Cathédrale renferme quantité de beaux tableaux disposés avec goût. Le Séminaire est entouré de jardins superbes. Je partis à 10 heures A. M. — J'étais dans le département du Tarn.

Dans le Tarn est Albi fière de sa Cathédrale,  
Gaillac, Savour et Castres à l'humeur martiale,  
St-Pons est dans l'Hérault.

Dans l'Hérault, Montpellier où le docteur s'élève  
Beziers, digne des dieux, et St-Pons et Lodève ;  
Marseille est dans les bouches du Rhône.

Dans les bouches du Rhône est l'antique Marseille  
Arles, jadis reine, Aix, à l'huile sans pareille.

Et actuellement me voici dans la haute Garonne.  
Haute Garonne aura Toulouse aux jeux savants,  
Villefranche, Muret, la belle Saint-Gaudens.

A midi, je changeais de train à Castelnaudary ; à 1 heure, je dinais comme il faut à Toulouse, l'ancienne capitale du Midi, qui a balancé le pouvoir et la réputation de Paris : à 2 heures moins vingt minutes, je reprenais le train pour Lourdes, où, après avoir traversé maintes places, entr'autres Tarbes, j'arrivai à 6 heures P. M. Je pris l'omnibus de l'hotel Belle-Vue. Je suis à une dizaine de minutes de la grotte.



Après souper, ma première visite fut pour cette grotte miraculeuse. Il était 8 heures du soir. Une trentaine de personnes, hommes, femmes, prêtres priaient agenouillés ; les ombres commençaient à envelopper les environs de mystère. Une centaine de cierges donnaient leur lumière pieuse. Il tombait une pluie fraîche, je la pris pour l'image de la grâce qui m'attendait ici. Il régnait un silence qui avait quelque chose de solennel et d'impressionnant. La statue de la Vierge, dans sa niche naturelle, ayant un rosier fleuri à ses pieds, semblait me sourire. Je ne rentrai qu'à 9 heures, après avoir parlé à celle qu'on honore en ces lieux, de toutes les personnes qui m'intéressent.

*Vendredi, 18 juillet.* — J'ai passé ma journée à la grotte, littéralement. Après ma messe, j'ai erré dans les environs, sur le bord du Gave, dans les sentiers qui montent au flanc du rocher, serpentant à travers les arbres. Lourdes est un vallon délicieux, entouré d'un cirque de montagnes ; presque au milieu du vallon est un rocher à pic au haut duquel est bâti un château et autour du château, au pied du rocher, se grimpent les maisons de la petite ville. Quant à la grotte, elle est au fond de la vallée, à 10 minutes du village. L'Eglise du pèlerinage est sur le rocher au-dessus de la grotte. On y arrive par des escaliers monumentaux. Devant les escaliers est une belle place ensablée, puis une belle pelouse, entre-coupées d'allées bien entretenues. Par delà le Gave, sur une hauteur qui s'élève en talus, sont bâtis quatre grands couvents. Ainsi d'un côté à gauche les couvents, éloignés joliment les uns des autres ; en face la pelouse que baigne le Gave, pelouse unie comme la main. Un peu sur la droite la petite ville qui s'élève en amphithéâtre, sur la droite tout-à-fait, des pics dénudés qui contrastent avec l'abondante verdure qui verdoie à leur pied ; en arrière, la montagne couverte de bois avec un calvaire, des grottes, des chemins sombres. Je passerais ici tout un été sans m'ennuyer. Quelle belle retraite pour les vacances ! L'air est frais, et il est embaumé par la piété des nombreux pèlerins qui ne cessent d'arriver. Il n'y a qu'un inconvénient : un nombre

infini de petites boutiques où l'on vend des objets de piété. Vous ne pouvez faire deux pas sans entendre : " Oh ! M. le Curé, encouragez-moi, vous n'avez besoin de rien..... de beaux chapelets — de belles médailles ? " — J'en suis ahuri.

Ayant dîné, je me rendis à la grotte où je passai l'avant-midi. J'achetai deux petits livres : l'apparition et la vie de Bernadette, et je pris plaisir à relire ce que je savais déjà. Je l'avais lu plus au long dans Laserre ; mais il y avait un parfum délicieux à repasser ces choses sur les lieux eux-mêmes. Je fus touché de voir un homme d'une quarantaine d'années environ, suivi de deux femmes, venir s'agenouiller auprès du rocher, et là passer cinq minutes à faire toucher des chapelets, des médailles, des statues à la pierre nue. Comme autour de la fontaine de Siloë, les infirmes abondent. Il y avait entre autres un petit bossu qui se donnait bien du tourment, buvant à la fontaine, se lavant, baisant la terre. Si la sainte Vierge le redresse, celui-là, le miracle ne pourra faire de doute pour personne.

Vers 6 heures, comme je m'en revenais à mon hôtel, une petite fille me dit : " Monsieur, voulez-vous voir la maison de l'ernadette ? Je suis pauvre, vous me récompenserez. — Je le veux bien." Deux autres accoururent : " Moi, moi, cette petite n'est pas de Lourdes. Elle est d'Espagne. Elle va vous tromper. Moi, moi." Je dus me fâcher, puis les chasser avec mon parapluie ; tout le temps, la petite marchait devant, sans rien dire, comme un petit chien qui craint et qui serre la queue. Elle ne me trompa pas, car sur la maison est écrit en grosses lettres : " Maison où est née Bernadette."

Ce qui surprend, c'est comme, dans tous ces pays du sud de la France, on ne parle pas français. Les gens instruits le parlent, mais souvent, grand Dieu, avec quel accent ! le peuple en général parle le patois, ici d'une façon, là de l'autre. Nous pouvons dire que nous parlons en général, mieux le français au Canada qu'en France : d'Ottawa à Gaspé, il n'y a pas de patois, mais seulement quelques fautes de grammaire et voilà tout.

*Samedi, 19 juillet.* — J'allai dire ma messe, faire mes adieux à la grotte. Je pars à midi pour Bordeaux où je serai ce soir. Je vous envoie quelques images de Lourdes, mais dans mon sac, j'en apporte de plus belles. C'est aujourd'hui samedi. Dans quatre semaines, samedi soir, je serai à St-Lin.

Donc au revoir !

#### CHAPITRE IV.

##### DE LOURDES A BORDEAUX.

*Samedi, 19 juillet.* — A midi et 12 minutes nous quittons Lourdes. C'est un train express rapide, il n'y a que des premières, ce qui correspond aux chars salons sur nos lignes de chemin de fer. Je prends un salon. Nous partons à toute vapeur. Je jetai un dernier regard sur Lourdes, sur l'église, sur la grotte : " Adieu bonne Mère et merci. Je n'oublierai jamais les douceurs dont vous m'avez comblé." Nous suivons le Gave, dans un vallon très étroit, sauvage, cultivé, pittoresque ; et nous apercevons les sommets les plus élevés des pyramides couverts de neige éternelle. C'est ce qui rend le climat si frais dans ce midi si chaud. Je lis et je regarde, quel charme ! — Coarraze. — Nay ! Ici fut élevé Henri IV, courant et galopant à travers les champs.

---

#### RETOUR PROCHAIN des NESTORIENS à l'EGLISE de ROME

Le vicaire du patriarche des Chaldéens à Constantinople publie dans les *Ecoles d'Orient* un compte rendu du mouvement parmi les Nestoriens en faveur d'une réunion avec le Saint-Siège.

Une députation de leur clergé a été nommée pour délibérer avec le patriarcat Chaldéen à Mossoul, et avec le délégué apostolique de la Mésopotamie.

Les Nestoriens désirent spécialement l'établissement d'écoles Catholiques, dans leur pays, pour l'enseignement de la saine doctrine chrétienne à la jeunesse.

Le patriarche Chaldéen Catholique, Elias XII, Abolinan, est en consultation avec le S.-Siège, relativement à ce mouvement.

Nous savons tous que le Pape Léon XIII, a une prédilection particulière pour ses enfants de l'Orient.

Un séminaire Chaldéen est en voie de se fonder à Rome.

Espérons et prions pour que l'Orient revienne bientôt à sa mère l'Eglise Romaine.

*Trad.*

## LA SECONDE MERE

### X

Odile se repentit d'avoir regardé au dehors, et le frisson de la peur, ressenti le soir où elle avait pris sa veille maternelle, vint lui secouer le corps et l'âme. Elle tourna la tête ; derrière elle, la pièce où Jaffé, dormait, — ou ne dormait pas, — puis la longue enfilade de chambres inhabitées ; devant elle, l'enfant muet, immobile... Elle se leva doucement, avec un tremblement de fièvre, et alla fermer la porte des chambres vides. En revenant, elle jeta un regard sur le canapé de Jaffé. Il s'était endormi, très las... Elle revint près du lit.

La veilleuse cachée par un écran brûlait tranquillement ; nul bruit, pas même un souffle. Edme respirait si peu qu'il fallait se pencher sur lui pour l'entendre. A plusieurs reprises Odile l'écouta... chaque fois plus violemment saisie de l'idée que tout était fini... Il lui faisait peur maintenant, cet enfant grandi si vite en quelques jours, maigre comme un squelette, au visage, tuméfié, horrible à voir, l'enfant qu'elle avait embrassé la veille...

Le gris envahissait le ciel ; de plus en plus sinistre ; on eût dit que de grandes loques inégales pendaient au dehors ; les masses sombres des bois, d'une couleur indécise, avaient des formes vagues de tombeaux gigantesques ; le frisson aigu, douloureux, de cette heure glacée envahissait Odile, dans la vaste chambre, si haute de plafond... Elle était restée debout... Tout-à-coup, l'horreur de la réalité la saisit, elle se sentit pauvre, seule, misérable ; il lui sembla que tout croulait en dedans et en dehors d'elle, et qu'elle cherchait une épave pour s'y accrocher.

Elle regarda autour d'elle le lit pareil à un catafalque, la lueur funèbre de la veilleuse, le ciel plein d'affres, et comme si la tête lui tournait, elle alla s'abattre au pied d'un crucifix placé au centre d'un panneau, sur le mur.

— O mon Dieu ! dit-elle tout bas, tendant ses mains, buvant ses larmes, mon Dieu ! sauvez mon fils ! mes entrailles ne l'ont point porté, il n'a point vécu dans mes bras, mais c'est mon fils ! Vous me l'avez donné, les hommes me l'ont donné, c'est mon fils, et je l'aime ! Et puis, j'en répons devant son père ! Que dira son père, si j: lui rends son fils mort ? Il dira que je ne l'ai point assez aimé, qu'une mère l'aurait sauvé, qu'elle aurait su, deviné, inventé ce qu'il fallait pour le sauver, et que moi, ignorante, inutile, je n'ai rien su faire ! O mon Dieu ! mon Dieu !

Elle se laissa glisser tout entière au pied de la croix, dans l'anéantissement de l'impuissance, pleurant sans le savoir, lasse et brisée, navrée surtout ; la pensée qu'elle aimerait mieux mourir tout de suite, pour ne pas savoir comment cela finirait, lui revenait par moments ; elle avait fermé les yeux pour échapper aux terreurs visibles de cette aube cruelle, et elle resta là, couchée par terre, longtemps, trouvant dans l'engourdissement de sa peine une sorte de repos, presque de sommeil.

Elle avait peut-être réellement dormi lorsqu'elle se réveilla en sursaut.

On avait parlé !

Les yeux à peine ouverts, elle les referma instinctivement, une lueur rose intense emplissait toute la chambre et la fleurissait. Elle regarda autour d'elle, l'instant d'après, et vit l'aurore entrer joyeusement par les quatre fenêtres. La veilleuse, qui agonisait, crépita deux ou trois fois, puis s'éteignit brusquement, et tout sembla plein de vie et de lumière.

— A boire ! répéta la voix d'Edme presque claire et distincte.

Tremblante, la main mal assurée, Odile versa un peu de tisane tiède dans une tasse et l'approcha des lèvres de l'enfant. Instinctivement, il se souleva sur l'oreiller pour boire plus vite. Eu se laissant retomber, il chercha une place moins chaude et s'accota avec une expression de bien-être.

Après un silence, il dit très distinctement :

— Grand'mère ?

Odile restait pétrifié, n'osant y croire... Jaffé, qui s'était éveillé au premier son, s'approcha du lit et répondit en parlant très haut, car Edme était sourd :

— Elle dort, mon chéri, c'est Jaffé qui est là.

— Elle dort ? c'est bon, répondit l'enfant. Et se retournant du côté du mur, il se rendormit aussitôt.

Une joie muette, inouïe, gonflait le cœur d'Odile ; elle n'osait remuer, de peur de la faire tomber en poussière. Les yeux fixés sur le jeune dormeur, elle écoutait encore, et le son de cette voix rauque, étouffée par la fièvre, lui avait laissé dans les oreilles une musique céleste.

— Madame, lui dit très doucement Jaffé, il est sauvé !

Odile se retourna tout d'une pièce et regarda le brave homme avec une expression angélique.

— Je le crois, répondit-elle. Mais ne le dites pas à Mme Brice avant que les docteurs soient venus.

Jaffé fit un signe de tête, et s'en alla sans bruit.

Odile se dirigea lentement vers la fenêtre la plus éloignée du lit, et l'ouvrit toute grande. La délicieuse fraîcheur du matin entra avec les premiers rayons du soleil. La jeune femme se baigna un instant dans cette lumière et cette joie : le jardin sentait bon ; les grandes loques grises du crépuscule matinal étaient devenues de charmants nuages dorés qui flottaient doucement dans l'azur ; une brume blanche, celle des belles journées brûlantes de l'été, estompait encore le bas du ciel, et les oiseaux chantaient à perdre haleine dans les massifs du parc ; un merle surtout semblait se répandre en chansons, jusqu'à en mourir.

— O mon Dieu ! je vous remercie ! murmura Odile en joignant les mains vers le ciel ra lieux.

Au même instant, la voiture qui ramenait les médecins entra dans la cour.

## XI

L'examen du petit malade donna des résultats aussi satis-

faisants que possible ; une dépêche de Richard, arrivée quelques heures après avec ce seul mot : “ Edme ? ” reçut en réponse un autre mot unique : “ Sauvé ! ” Et Mme Richard, enfin délivrée de son horrible anxiété, crut que tout son être allait se fondre et mourir dans une inexprimable et heureuse langueur.

Ce n'était pas fini, cependant ; la période dangereuse était terminée, la période insupportable commençait. Edme, en revenant à la vie, revenait aussi à ses caprices, à ces rébellions, excitées encore par l'irritabilité des malades. Par une circonstance que Mme Richard se trouvait contrainte de dire heureuse, la surdité, au dire du médecin, devait se prolonger pendant une dizaine de jours encore, les yeux ne devaient guère s'ouvrir plus tôt, et Odile pouvait tranquillement continuer pendant ce temps ses fonctions de garde-malade, sans courir le risque d'être reconnue.

D'intolérables démangeoisons dévoraient l'enfant, qui, instinctivement, portait les mains à son visage. La conservation de ses traits dépendait maintenant du plus ou moins de patience et de présence d'esprit de ceux qui l'empêcheraient d'écorcher les croutes de ses boutons. C'est là que Mme Richard fit montre de ses rares qualités ; Mme Brice s'était crue d'abord capable de remplir l'office, tout simple en apparence, de retenir d'un mouvement prudent la main machinalement levée. En une demi-heure, elle se trouva fatiguée par l'attention que réclamait cette surveillance et le développement de force que nécessitait le geste cent fois réitéré.

Jaffé qui la remplaçait, n'avait pas l'autorité nécessaire ; habitué à ne l'écouter que dans la limite de sa fantaisie, Edme secouait la main protectrice lorsque, à l'épiderme plus grossier, il reconnaissait celle du domestique. A la fin de la première journée, Mme Brice, excédée, rendue plus sensitive encore par sa faiblesse, déclara au docteur qu'on y pouvait tenir, et que cette convalescence achèverait de tuer tous les habitants des Pignons.

— Il n'y a qu'un recours, madame, répondit le médecin.

Si M. Edme ne veut pas, — ou ne peut pas, car cet instinct-là échappe parfois à tout raisonnement, — ne peut donc pas s'abstenir de se gratter, il faudra lui attacher les mains.

Mme Brice, toujours autoritaire et prompte, voulait qu'on le fit à l'instant même ; Odile, plus parlementaire, obtint qu'on essaierait auparavant de convaincre Edme de la nécessité d'une patience héroïque.

— Tu sais, Edme, dit la grand-mère, si tu ne veux pas te tenir tranquille, on va t'attacher les mains.

Le visage de l'enfant se contracta, avec une incroyable expression d'orgueil humilié.

— Je ne remuerai plus, dit-il, grand'mère : ne m'attachez pas.

A partir de cet instant, il fit d'incroyables efforts pour se résister à lui-même, et souvent il y parvint, mais à d'autres moments où sa volonté mal éveillée le rendait à l'inconscience, il se laissait aller, au grand effroi de Mme Brice, qui tenait prodigieusement à la beauté de son cher garçon.

Odile demanda alors à être chargée de cette garde, spécialement aux heures où, comme une fièvre, la tentation revenait régulièrement avec la somnolence ; elle s'acquitta de ce soin avec tant de vigilance, que le léger contact de sa main arrêtait le geste commencé, sans troubler le repos du convalescent.

Au bout de quelques jours, Odile s'aperçut que la sensibilité et les sentiments affectueux revenaient dans cette âme pour ainsi dire absente d'elle-même ; Edme disait merci pour les services rendus, et même un sourire s'ébauchait parfois sur ses lèvres encore défigurées. A plusieurs reprises, Odile en le touchant de la main pour l'avertir, sentit qu'il retenait légèrement les doigts qui l'avaient effleuré ; c'était un remerciement muet, presque une caresse.

“ Ne pouvant ni me voir ni m'entendre, pensa-t-elle, il me prend pour sa grand'mère.” Elle serra à son tour la main débile et frêle.

Un matin, après être venue relever de garde Jaffé, qui avait



passé la nuit dans la chambre d'Edme, désormais tout à fait calme, elle se mit à ranger les objets épars çà et là. La grande pièce où elle avait passé une si terrible nuit d'agonie morale n'avait plus rien de lugubre à ses yeux : avec l'entrée du soleil et du salut, elle avait perdu son aspect sinistre, et la jeune femme s'était prise à l'aimer à mesure que la convalescence faisait des progrès surprenants.

Lorsqu'elle eut terminé son rangement, elle s'assit près d'une fenêtre ; son activité d'autrefois avait fait place à un abattement qu'elle attribuait à son extrême fatigue, et, au lieu de prendre son ouvrage ou un livre pour occuper ses heures, comme elle l'eût fait jadis, elle se laissa aller à une rêverie dont la mélancolie n'était pas sans charme.

Richard allait revenir, il le lui avait fait savoir : il trouverait sa mère et son fils bien portants ; le capitaine Odile avait bien gouverné son vaisseau pendant l'absence de l'amiral ! Elle était très faible ; elle aurait besoin d'un peu de repos ; laissant l'enfant achever sa complète guérison auprès de sa grand'mère avec le bon Jaffé, ils s'en iraient tous deux quelque part, tout seuls, se retremper dans un air nouveau... Elle avait besoin de la tendresse et de l'appui de son mari ! Les jours qui venaient de s'écouler lui paraissaient des années ; il lui semblait que le bras ferme et le regard sûr de Richard l'avaient abandonnée depuis si longtemps, qu'elle en avait le cœur malade.

Depuis son arrivée aux Pignons, ce jour néfaste... — n'y avait-il que quinze jours, vraiment ? était-ce possible ! — elle avait consolé tout le monde, mais personne ne l'avait consolée ; elle avait toujours donné, jamais reçu... Ce n'était pas étonnant qu'elle se sentit si fatiguée ! Mais l'avenir serait bon ! Après ce petit voyage dont elle avait si grand besoin, quand ils reviendraient, ils trouveraient la famille reconstituée ; elle avait désormais sa place entre son mari et son fils... Car Edme saurait qu'elle l'avait soigné, et quand il le saurait, pourrait-il plus longtemps lui tenir son cœur fermé ?

A cette pensée, elle tourna vers le lit sa tête un peu alour-

die et tout à coup resta immobile de surprise ; les yeux grands ouverts, le coude appuyé sur le bord du lit, Edme la regardait.

Dans ces yeux d'adolescent, devenus soudain plus sérieux, plus mâles, vibrait une lumière douce et tendre, et au mouvement qu'elle fit, les lèvres s'entr'ouvrirent.

— Maman ! dit le jeune garçon.

Elle se leva, effrayée, craignant le retour du délire.

— Maman, répéta Edme en lui tendant la main, c'est vous qui m'avez soigné, je le sais ! Je vous ai entendu parler, on me croyait sourd, mais j'entendais très bien, depuis deux jours surtout ; et puis, vos mains ne sont pas pareilles à celles de ma grand'mère ; je les distinguais parfaitement...

Elle s'était approchée tout près, tout près : il tenait dans la sienne la main d'Odile.

— Ma chère maman, dit-il en levant sur elle ses yeux gonflés, mais pleins de larmes, vous m'avez sauvé la vie ; Jaffé le disait hier à grand'mère, pendant que vous n'étiez pas là ! Il y avait du danger pour vous ! Et moi, j'avais été si méchant ! Comment avez-vous pu, pour moi qui n'en valais pas la peine... Oh ! pardon, pardon !

Il cacha sur l'oreiller son visage couvert de confusion ; Odile sentait son âme se dilater et monter au ciel.

— Mon cher petit, dit-elle, je vous ai toujours aimé, et maintenant, je suis bien heureuse !

Mme Brice, en entrant une heure après, les trouva causant, la main dans la main.

## XII

C'était une joie enfantine, absurde, dans la vieille demeure des Pignous, que le jeune maître eût si promptement recouvré toutes ses facultés ; c'était de quoi en chanter *Alleluia* jusqu'au nouvel an. Richard arriverait le surlendemain, et Edme voulait absolument être levé pour ce moment-là. Le docteur ne disait pas non, tout en se réservant, par prudence.

Odile allait et venait dans la maison, avec un sourire sur ses lèvres tirées, un bon regard dans ses yeux creusés.

— Mon Dieu ! dit Mme Brice à Jaffé la veille du retour de Richard, qu'est-ce que va dire mon fils en voyant sa femme dans cet état-là ?

Jaffé hocha la tête sans répondre ; il n'était pas content du tout, et quand il n'était pas content, on ne lui eût pas fait desserrer les lèvres pour un empire.

Le lendemain, de grand matin, il était à la gare pour y rencontrer son maître. Pendant toute la route, questions et réponses ne s'arrêtèrent pas à tout ce qui concernait la santé d'Odile, le brave homme répondait d'une manière brève et évasive qui ne satisfaisait point Richard.

— Enfin, elle n'est pas malade ? demanda celui-ci, impatienté.

— Non, monsieur, pas encore, répondit Jaffé.

En arrivant, Richard courut à la chambre où Edme, vêtu de ses anciens habits, trop larges et trop courts, avait été transporté, pour l'arrivée de son père, très loin de la partie de la maison où la maladie avait eu lieu et où toutes les précautions avaient été prises pour la désinfection.

Ce qui se passa entre le père, le fils et la grand'mère n'a pas besoin d'être raconté. Après les premiers embrassements, Richard chercha sa femme autour de lui.

— Elle n'a pas pu se lever, dit Mme Brice ; elle est tellement faible et fatiguée...

— Je vais la voir, fit Richard en se dirigeant vers la porte.

Jaffé, qui s'était absenté un instant, reparut et l'arrêta respectueusement du geste.

— Avec la permission de monsieur, dit-il, madame fait prier monsieur de ne pas entrer dans sa chambre ; elle fait même prier monsieur de repartir tout de suite, et j'ai fait mettre des chevaux frais au phaéton qui est devant la porte ; et madame prie monsieur, s'il a de l'amitié pour elle, de s'en aller à l'instant même, parce que madame pense qu'elle a la maladie, et il est inutile que monsieur l'attrape, attendu qu'il n'y aurait personne pour soigner monsieur.

# Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

— (o) —

320 pages, belle reliure, l'exemplaire 75 centims.

En vente, au Collège Joliette, dès samedi, 4 juin.

---

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centims relié 60 centims, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que 620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

---

Madame Theo, 102 rue Cherrier, Montréal, cire les fleurs naturelles, travaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valenciennes, Malines e Duchesse. Visite sollicitée.

---

## Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONYMES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché, 30 centims, relié 50 centims.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la FAMILLE:

C'est-à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire broché pour 15 centims, et l'exemplaire relié pour 25 centims, franc de port.

S'adresser à F. A. Baillaigé, Ptre.

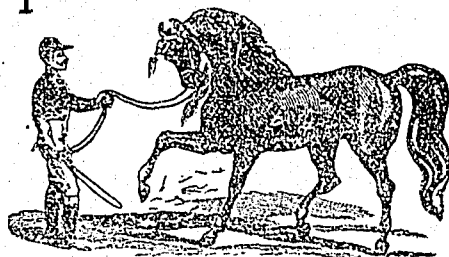
P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

---

## Attention !!

N'oubliez point que les abonnés de l'ÉTUDIANT peuvent avoir les HOMONYMES FRANÇAIS de Chs Baillaigé pour 15 centims, et le ENGLISH HOMONYMS du même auteur, pour le même prix.

# Spécifique du Professeur VINK



REMEDE PAR EXCELLENCE CONTRE LA  
**TOUX, la GOURME, l'ÉPIZOOTIE** chez le cheval

Employé depuis pres de 25 ans aux États-Unis et au Canada avec un immense succès.

Lors des ravages de l'Épizootie en 1772, nombre de chevaux n'échappèrent au terrible fléau que grâce au SPÉCIFIQUE DE VINK. Chose remarquable, les chevaux auxquels on administra le SPÉCIFIQUE recouvrèrent une santé parfaite, ne conservant aucun reliquat de la maladie.

Le SPÉCIFIQUE DE VINK est aussi reconnu comme la meilleure préparation que l'on puisse employer pour purifier le sang des Chevaux et des Bestiaux. Sous son influence l'appétit perdu revient promptement, le poil devient luisant et la santé de l'animal ne tarde pas à s'améliorer.

Des témoignages nombreux de VÉTÉRINAIRES et autres, attestent la haute valeur du SPÉCIFIQUE DE VINK, dont la réputation maintenant est à l'abri de toute atteinte.

En vente chez tous les Pharmaciens et Marchands.

PRIX: 75 Cts LE GROS PAQUET,